



Sur l'art de traduire le multilinguisme entre sud et sud

Lucia Campanella

Universidad de la República, Uruguay
luciacampanella@hotmail.com

<https://orcid.org/0000-0003-2132-8884>

Compte rendu du travail d'étude et de recherche préparé par Cecilia Torres, sous la direction du professeur Roberto Bein (Universidad de Buenos Aires, Argentine).
Sujet : « Representaciones sociolingüísticas de la traducción al español de *Los poseídos de la luna llena* », 1 tome dactylographié, 229 p.

Le 8 octobre 2020 a eu lieu la soutenance du mémoire de maîtrise de Cecilia Torres, dans le cadre du Master en Sciences Humaines, mention Language, Culture et Société, à la Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación, Universidad de la República, Uruguay. Le mémoire, dirigé par le spécialiste en linguistique Roberto Bein, a obtenu la qualification maximale (Excelente) et la recommandation de publication de la part du Jury, composé par María Laura Spoturno (Universidad Nacional de La Plata, Argentine), Beatriz Vegh (Universidad de la República, Uruguay) et Leticia Hornos (Universidad de la República, Uruguay).

La recherche menée par Cecilia Torres porte sur la traduction en espagnol faite par l'uruguayenne Laura Masello en 1992 de *Les possédés de la pleine lune*, roman de l'écrivain haïtien Jean-Claude Figolé. En analysant le texte depuis le cadre posé par l'étude descriptive de la traduction de Gideon Toury, Cecilia Torres examine la manière dans laquelle les diverses langues (le français, le créole haïtien, l'anglais, le latin) sont représentées dans le texte, ainsi que dans la traduction. Son étude, sérieuse et documentée, permet de replacer la pratique du traducteur dans le cadre de l'histoire de la traduction d'auteurs francophones en Uruguay et représente une contribution considérable à ce domaine de recherche.

Affichant l'objectif général de dévoiler de quelle manière et pour quelles raisons ce roman a-t-il été traduit, le mémoire se compose de trois parties, chacune divisée en plusieurs chapitres. Dans la première partie sont posées les bases théoriques et méthodologiques qui seront ensuite mises à l'œuvre pour la présentation (deuxième partie) et l'analyse du roman du point de vue des représentations sociolinguistiques (troisième partie).

Dans la première partie, évoquant les travaux de Boyer, Moscovici, Bourdieu et Del Valle, Cecilia Torres explique comment les représentations sociolinguistiques des langues façonnent les normes de traduction alors que les traductions elles-mêmes véhiculent et renforcent ces représentations. Or, les langues se développent dans un monde traversé par des politiques linguistiques implicites ou explicites des États (Narvaja de Arnoux, Willson), et leur coexistence et intersections -grâce notamment aux traductions- peuvent être comprises à travers la théorie dite du « polysystème » (Even-Zohar), qui soutient l'existence de centres et des périphéries linguistiques et littéraires (Casanova, Sapiro).

Dans le cas du roman de J-C. Figolé, les diverses langues sont appelées à jouer des rôles différents. Quels sont ces rôles, comment les langues interagissent entre elles et avec le milieu linguistique qui a produit le roman, et finalement, comment la traductrice a fait pour rendre dans un autre système linguistique, plutôt monolingue, la richesse et la diversité du roman, sont des questions que l'étude permet de répondre. Cela se fait par le biais des études descriptives de la traduction (Toury), ce qui permet d'établir quelles normes ont été mises en jeu par la traductrice et quelles représentations sociolinguistiques elles laissent transparaître (Bein). Ainsi, l'étude des items lexicaux, mais également des politiques linguistiques et d'édition permettront d'accomplir les objectifs spécifiques fixés.

Quoique exhaustive, cette première partie du mémoire, où sont présentées les bases théoriques et la méthodologie employées, est accessible pour un public non spécialisé. Dans la deuxième partie, on arrive à comprendre que l'intérêt de l'analyse réside en grande partie dans l'ouvrage traduit qui en est l'objet. Il s'agit d'un roman publié pour la première fois à Paris chez Seuil en 1987, bien que le manuscrit soit daté en 1982. Il est donc possible que sa parution soit liée à la chute de Jean-Claude Duvalier (Bébé Doc), fils et continuateur du régime instauré par François Duvalier (Papa Doc) en Haïti, l'année précédente, en 1986. Son auteur, Jean-Claude Figolé (1941-2017), se réclame du mouvement littéraire nommé « spiralisme », lequel joue sur la déconstruction du langage et les associations libres. Bien que le livre soit rédigé en français haïtien, les expressions en créole permettent de faire émerger la « trace », c'est-à-dire, une marque de résistance face à la langue et la culture du colonisateur, ce qui place l'œuvre dans le cadre des littératures postcoloniales.

Le roman a été publié une deuxième fois en France par la maison d'édition Vent d'ailleurs en 2012, et fait l'objet de deux traductions : en espagnol à Montevideo chez Trilce et à Rome chez Lavoro (il s'agit d'une maison d'édition fondée par

des travailleurs italiens syndicalisés) en 2000. Dans chacune de ces publications le roman est accompagné d'un glossaire (qui présente cependant des variations d'une édition à l'autre) pour permettre au public, qu'il soit francophone, hispanophone ou italoophone, de saisir certains mots ou expressions de la variété haïtienne du français et du créole haïtien. L'analyse dans ce point se voit donc enrichie par des données qui viennent non pas de la lecture approfondie de la traduction mais de l'exploration de la version italienne, de l'examen des glossaires et des quatrièmes de couverture de chaque édition, ainsi que des catalogues des diverses maisons d'édition, des paratextes de la traductrice, d'un entretien avec elle (ce qui permet de saisir sa méthode, ses motivations et son parcours -il s'agit de sa première traduction d'un roman), et des entretiens avec le directeur de la maison d'édition uruguayenne.

Ce parcours à travers les différents systèmes littéraires permet de dévoiler, par le biais de la sociologie de la traduction, les logiques qui ont conduit à sa publication en France et ailleurs. Sa traduction dans l'espagnol du Rio de la Plata, plus spécifiquement, dans la variété de la ville de Montevideo, représente un cas curieux de traduction sur l'axe sud-sud (même si n'est pas exactement le point de vue adopté par le mémoire), et est le produit de la confluence des décisions d'une maison d'édition indépendante montevidéenne, des subventions de l'État Français à la traduction d'œuvres françaises en langues étrangères, et de la position réfléchie adoptée par la traductrice. La traduction semble avoir bénéficié d'un bon accueil par le public uruguayen (les droits de traduction n'autorisant que la distribution du livre au Rio de la Plata), puisque le tirage de 500 exemplaires a été épuisé.

Les données présentées sur le roman dans cette deuxième partie expliquent certaines des caractéristiques du texte cible, qui sont abordées dans la troisième partie. Ainsi, le lexique (les formes et les formules de traitement, les emprunts linguistiques, le traitement des noms propres) en français, en créole haïtien, anglais et latin, est examiné mettant l'accent sur la manière dont l'auteur s'en sert, et sur la reprise de ces termes par la traductrice dans l'ouvrage en espagnol. Par exemple, le créole haïtien (bien que la distinction de celui-ci du français haïtien ne soit pas aisée) apparaît surtout dans des dictons ; le choix de l'auteur ne les distingue pas du reste du texte et la traductrice décide également de les permettre de « faire irruption » dans le récit sans marquage précis. Cela, à la différence d'autres emprunts, de l'anglais ou de l'espagnol, qui sont marqués par la cursive dans le texte et dans la traduction. L'analyse de la variété linguistique de l'espagnol utilisée pour la traduction mérite d'être soulignée, par sa clarté et par son intégration des études faites dans le champ de l'espagnol de l'Uruguay, mis en valeur du point de vue de la traduction littéraire.

Se complète ainsi une sorte de cercle herméneutique qui part de l'œuvre traduite pour en saisir les normes de traduction et, à partir de celles-ci, expliquer les représentations sociolinguistiques des langues impliquées. Une norme qui émerge de cette étude est justement la valorisation de la variété linguistique des lecteurs comme langue de traduction, au détriment d'une norme éditoriale péninsulaire et prétendument « neutre ». De la même manière, la représentation sociolinguistique sous-jacente à cette traduction signale que la polyphonie du texte source doit être présente dans le texte cible.

À l'heure où le débat public sur la traduction se centre parfois sur les identités des traducteurs (voir la polémique autour de la traduction des poésies d'Amanda Gorman au Pays-Bas), il résulte salubre et nécessaire d'étudier des pratiques de traduction produites au pays du sud. Non seulement par le travail fourni et le respect (dans le sens le plus ample) du texte source, mais aussi par les répercussions de la traduction dans le champ des transferts culturels. Il n'est pas sans conséquence si ce sont des travailleurs italiens, ou une maison d'édition indépendante de Montevideo qui s'y intéressent pour publier un roman haïtien. L'auteur lui-même a exprimé que la traduction uruguayenne pourrait permettre à ses voisins dominicains de connaître son œuvre. En dévoilant le système qui produit et entoure une traduction comme celle-ci, Cecilia Torres célèbre l'art de traduire et de publier des traductions, dans tout ce qui les distingue comme acte politique et humaniste.